

EDWARD KELSEY MOORE

# Les Suprêmes

roman traduit de l'américain par Cloé Tralci  
avec la collaboration d'Emmanuelle et de Philippe Aronson

*ACTES SUD*



*pour maman et papa*



Je me réveillai en nage ce matin-là. J'avais dormi profondément, ma chemise de nuit me collait à la peau, le visage me picotait. Troisième fois cette semaine. 4 h 45 luisait au réveil posé sur la coiffeuse à l'autre bout de la chambre. J'entendais le ronronnement du climatiseur et sentais l'air me caresser les joues. Avant de me coucher, j'avais réglé le thermostat sur seize. Logiquement il devait faire frais. Logiquement oui, et je pouvais même en être sûre car mon mari, James, qui ronflait à côté de moi, était habillé comme en plein hiver alors que nous étions mi-juillet. Il dormait comme un bébé – un bébé d'âge mûr, d'un mètre quatre-vingts et complètement chauve – enveloppé dans un cocon qu'il s'était fabriqué avec le drap et la couverture que j'avais envoyés valser pendant la nuit. Seul le haut de son crâne marron dépassait des draps à fleurs. Pourtant, tout en moi hurlait qu'il faisait au moins cinquante degrés.

Je soulevai ma chemise de nuit et la laissai retomber pour faire glisser un peu d'air sur ma peau. Peine perdue. Mon amie Clarice prétendait que la méditation et la pensée positive l'avaient aidée à traverser la ménopause, et elle n'arrêtait pas de me tanner pour que j'essaie à mon tour. Je me tins donc immobile dans la pénombre de l'aube naissante pour me rafraîchir l'esprit. Un vieux souvenir d'été me revint : nous gambadions avec les enfants à travers l'eau jaillissant au rythme des cliquètements de l'arrosage automatique jaune de notre jardin. Je me remémorai aussi la glace qui, chaque hiver, se formait sur le ruisseau derrière la maison de papa et maman à Leaning Tree, le recouvrant telle une enveloppe de cellophane.

Je pensai à mon père, Wilbur Jackson. Quand j'étais petite fille, un frisson délicieux me parcourait chaque fois qu'il me soulevait dans ses bras en arrivant à la maison, les soirs d'hiver, après être rentré à pied de son atelier de menuiserie. Je me rappelai le froid émanant de son bleu de travail, et la sensation sur mes mains quand je touchais sa barbe gelée.

Mais il y avait longtemps que l'atelier de papa n'existait plus. Depuis cinq ans, notre maison à Leaning Tree, le ruisseau et le reste avaient vu défiler une ribambelle de locataires. Et mes enfants avaient tous largement dépassé – d'au moins vingt ans – l'âge de danser sous un jet d'eau.

Aucune pensée, du moins aucune de celles qui me vinrent à l'esprit, ne s'avéra capable de soulager ma peau brûlante. Je maudis Clarice et ses mauvais conseils qui n'avaient servi qu'à me replonger dans le passé – le meilleur chemin vers l'insomnie –, et décidai d'aller dans la cuisine. Il y avait une carafe d'eau dans le frigo et de la glace à la noix de pécan au congélateur, et je me dis qu'une petite douceur me remettrait d'aplomb.

Je me redressai dans le lit en prenant garde de ne pas réveiller James. D'habitude il était on ne peut plus facile à vivre, mais si je le tirais du sommeil un dimanche avant l'aube, il allait me regarder de travers toute la journée, de l'office du matin jusqu'au dîner. Aussi, je me levai lentement, glissai mes pieds dans mes chaussons et me dirigeai à tâtons dans l'obscurité jusqu'à la porte de la chambre.

Je l'avais pourtant fait des milliers de fois dans le noir le plus complet, ce trajet de notre lit à la cuisine, que ce soit pour m'occuper d'un enfant malade ou faire face à l'une des innombrables urgences nocturnes qui émaillèrent nos années de mariage ; et les meubles de notre chambre n'avaient pas bougé d'un iota en vingt ans. Ce qui ne m'empêcha pas, après quelques pas seulement, de me cogner le petit orteil du pied droit dans le coin de notre vieille coiffeuse en acajou. Je jurai à nouveau, à voix haute cette fois, et jetai un œil par-dessus mon épaule, mais James dormait toujours, enroulé dans les draps. Fatiguée, en sueur, l'orteil en feu dans mon chausson en éponge verte, je luttai contre l'irrésistible envie de courir le réveiller pour qu'il se lève et souffre avec moi. Mais je fus raisonnable et me faufilai sans bruit hors de la chambre.

Hormis les ronflements étouffés de James à trois pièces de là, seul résonnait le souffle sourd du ventilateur brimbalant au-dessus de ma tête au plafond de la cuisine. J'allumai la lumière, et observai l'engin vacillant sur son axe. Avec mon orteil endolori et ma mauvaise humeur, je décrétai que même si je n'avais pas de raison valable de mettre sur le dos de James mes bouffées de chaleur ou ma douleur au pied, je pourrais sans aucun doute me défouler un peu en lui reprochant d'avoir mal installé ce ventilateur dix-huit ans plus tôt. Mais je m'étais retenue de le réveiller pour exiger sa compassion et, là encore, je sus repousser la tentation.

J'ouvris la porte du réfrigérateur pour prendre la carafe d'eau et entrepris d'y fourrer la tête. J'y étais enfoncée quasiment jusqu'aux épaules, savourant la température glaciale, lorsque je fus prise d'un fou rire à l'idée que quelqu'un arrive, me trouve la tête dans le frigo et non dans le four, et se dise : "Ça alors, voilà une grosse bonne femme qui ne sait même pas comment on se suicide dans une cuisine."

Je saisis la carafe d'eau et avisai à côté un bol de raisins. Ils semblaient frais et délicieux. Je sortis les deux pour les poser sur la table. Puis je pris un verre dans l'égouttoir et revins sur mes pas, me débarrassant au passage de mes chaussons afin de sentir le lino froid sur mes plantes de pieds. Je m'assis à la place qui était la mienne depuis trente ans et me servis un verre d'eau. Puis je gobai une poignée de grains de raisin. Je commençais à me sentir mieux.

J'adorais ces instants juste avant le lever du soleil. À présent que Jimmy, Eric et Denise étaient grands et avaient tous quitté la maison, les petites heures du jour n'étaient plus synonymes de minutes interminables passées à guetter les quintes de toux et les pleurs, ou plus tard, à l'adolescence, les allées et venues clandestines dans la maison. J'étais libre de jouir du silence et de la lumière du soleil levant, d'un jaune grisé, qui pénétrait dans la pièce, colorant autour de moi le noir et le blanc. Un vrai voyage du Kansas jusqu'au pays d'Oz sans bouger de ma cuisine.

Ce matin-là, l'aube arriva avec une visiteuse. Dora Jackson. Je portai une main à ma bouche pour étouffer un cri de surprise lorsque je vis ma mère entrer nonchalamment dans la pièce. Elle venait de la porte de derrière, son petit corps trapu se dandinant

tandis qu'elle boitillait à cause d'une jambe gauche mal soignée par un médecin de campagne quand elle était enfant.

Les gens nous appelaient "les jumelles", maman et moi. Nous étions toutes deux rondouillardes – poitrine imposante, taille épaisse, hanches larges. Nous avions des visages similaires qu'on qualifiait souvent, avec une certaine prévenance, d'"intéressants" – yeux rapprochés, grosses joues, front large, grandes dents parfaitement alignées. Avec mon mètre soixante, je la dépassais de quelques centimètres. Mais si on nous regardait sur des photos, on pouvait croire qu'il s'agissait de la même femme à des âges différents.

Ma mère aimait beaucoup son allure. Elle se pavanait en ville sur ses jambes claudicantes avec ses gros seins pointés vers l'avant, et on savait au premier coup d'œil qu'elle se prenait pour la plus torride des bombes. Je n'ai jamais apprécié mon corps tubulaire comme maman a adoré le sien, mais apprendre à imiter sa démarche assurée fut sans doute la chose la plus avisée que j'aie jamais faite.

Maman portait sa plus belle robe ce dimanche matin-là, celle qu'elle ne sortait que pour les mariages d'été et pour Pâques. Bleu clair ornée de délicates fleurs jaunes, elle était brodée de vigne verte au niveau du col et aux revers des courtes manches. Elle avait relevé ses cheveux, comme elle le faisait les jours de fête. Elle s'assit à table en face de moi et sourit.

D'un geste de la main, elle désigna le bol de raisins et déclara : "T'es à court de glace, Odette?"

— J'essaie de manger plus sainement, pour perdre quelques kilos cet été", mentis-je, refusant d'admettre que ces quelques grains n'étaient qu'une mise en bouche.

Maman insista : "Faire un régime, c'est une perte de temps. Y'a pas de mal à avoir quelques kilos en trop. Et tu devrais pas boire autant d'eau à cette heure-ci. Tu mouillais souvent ton lit."

Je souris et, puéride démonstration d'indépendance, me resservis un verre d'eau. Puis j'essayai de changer de sujet. "Qu'est-ce qui t'amène, maman? demandai-je.

— Je voulais juste te raconter combien je me suis amusée avec Earl et Thelma McIntyre. On a passé la nuit à parler du bon vieux temps et à rigoler comme des bossus. J'avais oublié à quel point Thelma est marrante. Mon Dieu, c'était vraiment sympa.



Et cette Thelma, elle roule les joints comme personne, des petits cônes bien tassés avec juste assez de mou au niveau du filtre. Je lui ai dit...

— Maman, s'il te plaît", l'interrompis-je. Je jetai un œil par-dessus mon épaule, comme chaque fois qu'elle abordait la question. Ma mère avait été toute sa vie une consommatrice de marijuana assidue. Elle prétendait soigner son glaucome. Et si vous lui rappeliez qu'elle n'avait jamais eu de glaucome, elle vous rebattait les oreilles avec les vertus de son traitement préventif en matière de problèmes oculaires.

En dehors du fait que c'était interdit, l'ennui avec la manie de maman était que James avait travaillé trente-cinq ans pour la police de l'Indiana. Cela expliquait aussi pourquoi je regardais systématiquement derrière moi quand maman en venait à ce sujet. Elle s'était fait prendre vingt ans auparavant en train d'acheter un sachet d'herbe sur le campus au nord de la ville et, par égard pour James, le responsable de la sécurité de l'université l'avait reconduite à la maison au lieu de l'arrêter. Il avait juré de ne pas ébruiter l'affaire, mais ce genre de choses ne restait jamais bien longtemps secret dans une petite ville comme Plainview. Le lendemain matin, tout le monde était au courant. Et le dimanche suivant, à l'église, maman fut ravie d'entendre le pasteur aborder la question de son arrestation dans son prêche. Mais James trouva ça nettement moins drôle, et il ne risquait pas de changer d'avis.

J'avais hâte que maman reprenne le fil du récit de sa soirée avec les McIntyre, en faisant l'impasse sur les épisodes illicites, car, parmi les innombrables bizarreries qui la caractérisaient, la plus curieuse était qu'elle parlait la plupart du temps, et ce depuis des années, avec des personnes décédées. Thelma McIntyre, l'inégalable rouleuse de joints, était morte depuis au moins vingt ans. Big Earl, en revanche, se portait encore très bien la veille lorsque je l'avais aperçu Chez Earl, son restaurant-buffet à volonté. S'il avait effectivement rendu visite à maman, cela ne présageait rien de bon pour lui.

"Alors Big Earl est mort, c'est ça? interrogeai-je.

— On dirait que oui", répondit-elle.

Je restai silencieuse un moment, songeant à Big Earl ne faisant plus partie de ce monde. Maman me fixa du regard comme

si elle lisait dans mes pensées et dit : “Ne t’inquiète pas, ma chérie. Vraiment. Il ne pourrait pas être plus heureux.”

Nous avons découvert que maman voyait des fantômes dans les années 1970, à l’occasion d’un dîner de Thanksgiving. Maman, papa, mon grand frère Rudy, James, Jimmy, Eric et moi – j’étais enceinte de Denise cet automne-là – étions tous réunis à table. Comme le voulait la tradition, j’avais cuisiné. En fleurs, maman s’y connaissait. Elle avait le plus beau jardin de la ville, avant même qu’elle n’en consacre une parcelle à ses précieux plants de marijuana. La cuisine, en revanche, n’avait jamais été son truc. La dernière fois qu’elle avait tenté de préparer un repas de fête, son jambon carbonisé plutôt que braisé avait fini dans la gamelle du chien et nous avons mangé des œufs durs. Après en avoir croqué un morceau, la pauvre bête avait gémi six heures d’affilée et ne s’en était jamais vraiment remise. Ainsi, à dix ans, je devins la cuisinière officielle de la famille, et nous pûmes nous targuer de posséder le seul chien végétarien de tout le sud de l’Indiana.

Ce dîner de Thanksgiving avait pourtant très bien commencé. Je m’étais surpassée aux fourneaux, et tout le monde se régala. Nous plaisantions, mangions, fêtions le retour de Rudy à la maison. À peine le lycée fini, mon frère avait quitté la ville pour Indianapolis ; nous ne le voyions pas souvent, et mes fils connaissaient à peine leur oncle. Tout le monde passait un bon moment, sauf maman, qui avait été irascible et distraite tout l’après-midi. Au fil du repas, elle parut de plus en plus agitée, marmonnant toute seule et s’en prenant à quiconque lui demandait ce qui n’allait pas. Elle finit par se lever et balancer le beurrier dans un coin vide de la salle à manger, en criant : “Bon sang de bordel!” – ma mère pouvait jurer comme un charretier quand elle se sentait inspirée – “Bon sang de bordel! J’en peux plus de toi, Eleanor Roosevelt. Personne t’a invitée ici, alors dégage!” Elle agita un index accusateur en direction de la plaquette de beurre, à laquelle collait encore la soucoupe du beurrier en plastique vert, qui glissait le long du mur, laissant dans son sillage une traînée luisante, tel un escargot rectangulaire. Maman observa les visages stupéfaits autour de la table et déclara : “Me regardez pas comme ça. Elle jouait peut-être la femme parfaite quand elle était à la Maison

Blanche, avec ses napperons en dentelle et ses rince-doigts, mais depuis qu'elle est morte, elle fait rien que se pointer ici, saoule comme une grive, à essayer de foutre la merde.”

Plus tard, Jackie Onassis rendit également visite à maman, mais elle se tenait beaucoup mieux.

Suite à ces histoires de fantômes, papa avait tenté, sans succès, de la persuader de consulter un médecin. James et moi nous inquiétions pour elle quand nous étions seuls, mais devant les enfants, nous faisons comme si leur grand-mère était tout à fait normale. Jugeant Indianapolis encore trop proche de la folie familiale, Rudy avait déménagé un mois plus tard en Californie, où il vivait toujours.

Maman tendit la main et me donna une tape sur le bras. “Tu vas adorer cette histoire, s’emballa-t-elle. Tu sais, cette femme qui vivait avec Earl?” “Cette femme” était la seconde épouse de Big Earl, Minnie. Maman ne pouvait pas la voir en peinture. Elle refusait de prononcer son nom, et même d’admettre son mariage avec Big Earl.

“Thelma dit que cette femme a installé une fontaine dans le salon, précisément là où Thelma et Earl avaient leur chaîne hi-fi. T’imagines? Tu te souviens de cette chaîne? C’était pas n’importe quoi! Le meilleur son que j’aie jamais entendu. Ils avaient économisé un an pour pouvoir se l’offrir. Ah ça, on a passé de ces soirées dans cette baraque...”

Maman me regarda manger quelques grains de raisin et poursuivit : “Earl m’a dit le plus grand bien de toi. Il t’a toujours adorée, tu sais. Et il va sans dire que c’est pareil pour James.”

James adorait Big Earl, lui aussi. Earl McIntyre incarnait pour lui ce qui ressemblait le plus à un père. Le vrai papa de James était un moins que rien, un bel enfoiré qui l’avait abandonné avec sa mère quand il était encore bébé. Il était resté suffisamment longtemps pour lui laisser quelques vilaines cicatrices, puis il s’était envolé juste avant de se faire pincer par la police, et il était allé faire encore plus de mal ailleurs. La grande éraflure en relief qui courait le long de la mâchoire de James telle une lanière de cuir en demi-lune provenait d’un coup de rasoir initialement destiné à sa mère. Les marques plus profondes et invisibles qu’il avait infligées à son fils, j’étais seule à les connaître. Seule avec Big Earl.

Après le départ précipité du père de James, Big Earl et Miss Thelma s'étaient assurés que sa mère ne manquât jamais de rien. Quand Chez Earl, première affaire du centre-ville de Plainview appartenant à des Noirs, avait ouvert ses portes au milieu des années 1950 et que Big Earl ne gagnait pas encore un sou, il avait engagé la mère de James ; elle fut sa première employée. Et il avait continué de la payer même après son emphysème, qui l'avait empêchée de travailler. Mais plus que tout, les McIntyre avaient veillé sur James pour qu'il ne finisse pas comme son père. Et je leur en serai éternellement reconnaissante.

Il était comme ça, Big Earl, un homme bon et fort, qui aidait les autres à devenir plus forts eux aussi. Tout le monde l'aimait, et pas seulement les Noirs. On pouvait lui faire part d'un problème, et il restait là à vous écouter déballer une vie entière de malheurs, hochant patiemment la tête comme s'il n'avait jamais rien entendu de pareil. Et pourtant il en avait vu, Big Earl ; il en avait sans doute entendu des centaines lui raconter ce désespoir qui vous tourmentait. Quand vous aviez fini, il frottait sa barbe blanche qui contrastait avec le noir charbon de sa peau, et il soufflait : "Bon, voilà ce qu'on va faire." Et si vous aviez un peu de bon sens, vous suiviez ses conseils à la lettre. C'était un homme intelligent. Il gagnait sa vie, restait digne, et réussit même à vieillir – ce qui n'était pas acquis d'avance pour un Noir de sa génération vivant dans le sud de l'Indiana. Beaucoup avaient essayé, sans succès.

Mais, si maman disait vrai, voilà que Big Earl était mort. Toutefois c'était un "si" majuscule.

"Où j'en étais, déjà? reprit maman. Ah, ouais, la fontaine. Thelma dit que cette fontaine dans le salon mesure un mètre quatre-vingts, au moins. Et que c'est censé représenter une fille blanche, nue, qui tient une cruche à la main et renverse de l'eau sur la tête d'une autre fille blanche nue. Mais qui peut bien inventer des trucs pareils?"

Je me servis un autre verre d'eau, et me perdis dans mes pensées. Maman se trompait souvent dans ses perceptions du monde, que ce fût celui des vivants ou celui des morts. Et elle affirmait elle-même que les fantômes pouvaient être de vrais filous. Il n'était pas impossible que la prétendue mort de Big Earl ne fût qu'une farce

d'une Eleanor Roosevelt un peu ivre et querelleuse. Je décidai de ne plus y penser jusqu'à ce que nous rejoignons nos amis pour notre traditionnel déjeuner dominical. Comme d'habitude, ce dimanche-là, nous devions tous nous retrouver Chez Earl. Depuis plusieurs années, Little Earl et sa femme, Erma Mae, avaient repris la gestion du restaurant, mais Big Earl passait encore presque tous les jours pour aider son fils et sa belle-fille. Quoi qu'il arrive, je serais fixée à ce moment-là.

— Au fait, pourquoi t'es debout à cette heure-ci à boire toute cette eau ? s'enquit maman.

— Je me suis réveillée en nage et j'avais besoin de me rafraîchir, répondis-je en avalant une autre lampée. À cause de mes bouffées de chaleur.

— Des bouffées de chaleur ? Je croyais que t'en avais fini avec le changement.

— Moi aussi, mais on dirait que ça continue, en fait.

— Allons bon, peut-être que tu devrais aller chez le toubib pour vérifier. Il faut pas trop changer tout de même. Ta tante Marjorie a commencé à changer et elle a pas pu s'arrêter, elle est carrément devenue un homme.

— Mais non, et tu le sais très bien.

— OK, elle s'est peut-être pas transformée jusqu'au bout, mais elle s'est laissé pousser la moustache, s'est rasé la tête et s'est mise à porter un bleu de travail pour aller à l'église. Je dis pas que ça lui allait pas, je dis seulement qu'il y a un lien direct entre sa première bouffée de chaleur et cette baston dans un bar où elle y est restée."

Je croquai un grain de raisin et fis : "Bien vu."

Nous restâmes sans mot dire, moi songeant à Big Earl même si je m'étais promis de ne plus le faire, et maman pensant à Dieu sait quoi. Elle se leva et gagna la fenêtre qui donnait sur la partie du jardin longeant la maison. Elle dit : "Ça va vraiment être un dimanche matin magnifique. J'adore quand il fait chaud comme ça. Tu devrais te reposer avant d'aller à l'église." Elle pivota vers moi et, comme elle le faisait quand j'étais petite, me lança : "File au lit maintenant, allez!"

J'obtempérai. Je déposai mon verre dans l'évier, rangeai la carafe et le bol de raisins à moitié vide dans le frigo, et m'en allai vers

ma chambre. Avant de quitter la pièce, je me retournai et murmurai : “Embrasse papa pour moi.”

Mais maman s'était déjà faufilée sans bruit par la porte de derrière. À travers le carreau, je la vis se frayer lentement un chemin dans ce qui me tenait lieu de jardin. Elle marqua une pause, secouant la tête d'un air désapprobateur devant les tiges rabougries, les légumes mangés par les insectes, et les fleurs pâlichonnes composant mes pitoyables parterres. Je savais ce qu'elle me dirait lors de sa prochaine visite.

De retour dans la chambre, je grimpai dans le lit et me blottis près de mon mari. M'appuyant sur un coude, je me penchai vers lui et embrassai la cicatrice rugueuse sur sa mâchoire. Il grogna sans se réveiller. Je me rallongeai, et me collai contre son dos. Puis je passai mon bras autour de lui, et posai une main sur son ventre. Ainsi lovée au centre de notre très grand lit, je m'endormis en écoutant respirer mon homme.

Tout au long de l'année qui suivit, je repensai souvent à ce dimanche matin, à combien la visite de maman m'avait apaisée et remonté le moral. Même dans les pires moments qui suivirent, je souris chaque fois en me rappelant ces quelques instants, en songeant à quel point c'était gentil de sa part d'être venue, toute pimpante dans cette adorable robe bleu ciel que je n'avais plus revue depuis que nous l'avions enterrée avec, six ans plus tôt.